

# Rendre l'espace lisible : le récit de voyage au XIX<sup>e</sup> siècle

PIERRE RAJOTTE

Le seul moyen de voir un pays tel qu'il est, c'est de le voir avec ses traditions et ses souvenirs.

Chateaubriand  
*Itinéraire de Paris à Jérusalem*

**L**A PRATIQUE DU RÉCIT de voyage connaît au Québec un engouement sans précédent au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Près de 160 récits sont publiés en volumes pendant cette période. Plus nombreux encore sont ceux qui paraissent dans les périodiques et les revues littéraires. En tenant compte de la particularité de cette pratique qui est corrélative à la « réalité perçue », on peut se demander comment les voyageurs rendent l'espace lisible ? Que signifie faire référence à l'Italie, à l'Espagne, à l'Orient ou à l'Ouest canadien dans leurs récits de voyage ? Comment contournent-ils la plus grande difficulté que pose l'écriture du récit de voyage à savoir la tension dialectique entre l'espace du référent (en tant que réalité) et l'espace de sa construction discursive ?

Les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle visent à peu près tous à restituer le plus fidèlement et le plus exactement possible l'espace parcouru. Mais tous se butent au même problème : l'impossibilité d'une reproduction qui soit parfaitement naturelle. Comme le signale Christine Montalbetti (1993 : 152), « les mots ne constituent pas un médium adapté : l'écriture paraît impropre à rendre avec exactitude un objet visuel » et, partant, semble condamnée à l'approximation. « Entre l'expérience du terrain et l'écriture, note pour sa part Isabelle Daunais (1996 : 50), il y aurait incompatibilité, une forme de démesure. "Faire une description" implique une réduction ou une fixation de l'image alors que la réalité est toujours changeante ». En fait, que ce soit en raison de la texture visuelle de l'espace, de sa nature exotique ou de son hétéronomie, le lexique du voyageur semble le plus souvent impropre à en rendre compte. Face à cette difficulté, les voyageurs tendent à recourir à diverses stratégies.

L'ellipse constitue sans doute la solution la plus radicale. Elle permet ponctuellement de contourner le réel en évitant d'avoir à le décrire. Au sujet du cimetière Campo santo de Rome, l'abbé Jean-Baptiste Proulx écrit : « Le crayon se refuse à décrire tant de richesses, de sculptures si fines, si délicates, si variées, marbre qui pleure, qui prie, qui espère » (1891 : 44). La description est évacuée au profit d'un hiatus, dont l'auteur se contente d'exposer le motif : « Je n'entreprendrai pas, note Henri-Raymond Casgrain (1892 : 342), de vous décrire les beautés du golfe de Naples qui ont inspiré les plus grands poètes et exercé la plume des meilleurs prosateurs ». En Terre sainte, l'abbé Casgrain (1892 : 377) prétexte à nouveau le risque de la répétition : « Je me garderai bien de décrire le Saint-Sépulcre, non plus que Jérusalem. Après tant d'auteurs célèbres, d'hommes de génie qui en ont fait des descriptions que tout homme instruit a lues, rien ne serait plus facile que d'en faire des pastiches plus ou moins réussis ».

En plus de l'ellipse, les auteurs peuvent faire appel à la citation qui vient remplacer la séquence à écrire. Ainsi, pour décrire son périple en Californie, Arthur Buies emprunte des descriptions au *Great Trans-continental Tourist's Guide* de George-A. Crofutt (1871), en plus de recopier plusieurs pages d'un article du voyageur français Rodolphe Lindau (1870) sur « Le chemin de fer du Pacifique ». D'autres voyageurs, soucieux de l'attente du lecteur déjà familiarisé par les idées couramment répandues sur le pays visité, compensent ce que leur mémoire a oublié ou ce qu'ils n'ont pas vu en démarquant servilement des pages entières de guides touristiques ou de manuels spécialisés. Bien qu'il n'ait pas vu les catacombes de Paris pendant son voyage, François-Xavier Garneau n'hésite pas, pour les décrire, à recopier près de quatre pages de M. Gaillardet parues dans le *Musée des Familles* de 1835. Omettre une telle description pourrait être considéré comme une lacune, car elle fait partie des répétitions nécessaires qui renvoient le lecteur à l'image préétablie qu'il se fait d'un voyage à Paris. Pour sa part, Adolphe-Basile Routhier reconnaît que :

un livre sur l'Espagne ne serait pas complet sans une description des courses de taureaux, et cependant, avoue-t-il, je n'ai pas vu ce spectacle; car elles n'ont pas lieu durant l'hiver, et c'est dans cette saison que j'ai visité le pays du Cid. Pour satisfaire la curiosité du lecteur, estime-t-il alors, il ne me reste qu'une ressource : reproduire le récit de quelque voyageur qui a pu être témoin de ces étranges combats. (Routhier, 1889 : 147)

La citation de même que le processus elliptique offrent une solution

aux voyageurs impuissants à rendre compte de leur objet par l'écriture. Seulement, il s'agit, on le comprend, de solutions qui ne sont pas généralisables. Systématisées, la première mènerait à l'absence de texte, et la seconde à un collage d'écrits qui n'est plus un récit de voyage. Aussi les voyageurs optent-ils plus communément pour d'autres stratégies de substitution qui apparaissent moins périlleuses. La comparaison, par exemple, permet d'associer ou d'opposer des lieux, des modes de vie, de ramener un objet inconnu à un objet connu. Ainsi, la plupart des voyageurs mesurent constamment les lieux du voyage à l'aune des lieux canadiens. En traversant le Delta du Nil, Casgrain note : « De chaque côté s'étend [sic] des plaines immenses qui ressemblent vaguement aux prairies du Manitoba » (1892 : 354). La topographie canadienne sert d'unité de mesure à l'évaluation, à la description, de l'espace visité : « Cette année, l'hiver a été très sec et le Jourdain n'est plus qu'une petite rivière aux eaux jaunes et troublées comme le Tibre, ou encore comme la rivière Saint-Charles qui l'égale en largeur vis-à-vis l'Hôpital Général » (Casgrain, 1892 : 394). L'abbé Casgrain établit, littéralement, des rapprochements, associe un lieu à un autre, voit un lieu dans un autre.

La Plaine de l'Attique, qui s'étend au Nord-Ouest d'Athènes et qui est bornée par les monts Daphni, rappelle la vallée de la rivière Saint-Charles, vue des remparts de l'Esplanade. Les faubourgs d'Athènes s'étendent au pied de l'Acropole comme ceux de Saint-Roch et de Saint-Sauveur au pied du coteau Sainte-Genève. La plaine s'élève graduellement comme celle de Charlesbourg et de Lorette, et se ferme à l'horizon par des montagnes dont les sinuosités ressemblent à celles des Laurentides. (Casgrain, 1892 : 438)

On trouve une réaction semblable chez les voyageurs dans l'Ouest canadien. Pour rendre plus concret un monde relativement nouveau, ces derniers ne peuvent s'empêcher de l'inscrire dans l'ancien. Ainsi Bouthillier-Chavigny, qui s'adresse à des lecteurs européens, table à maintes reprises sur des référents connus de ses destinataires :

À l'ouest du Manitoba s'étend le district de l'Assiniboine; sa superficie égale celle de la moitié de l'Espagne. Au nord, les fertiles vallées des deux Saskatchewan forment une autre région distincte, d'une superficie égale à celle de l'Italie. À l'ouest, enfin, de ces différents districts [...] se déroulent les gras pâturages de l'Alberta dont la superficie dépasse celle de la moitié de la France. (1893 : 122-123) [...] Le climat du district d'Edmonton rappelle beaucoup celui des hautes

vallées de la Suisse. La similitude de ces deux pays ne se borne pas là, il serait facile de l'établir. (Bouthillier-Chavigny, 1893 : 186)

Mais plus encore que de mettre en comparaison deux lieux, cette pratique de la substitution consiste généralement « à mettre en regard le monde et le corpus des textes qui en proposaient une première formulation » (Montalbetti, 1997 : 179). « Dans le jeu de renvois et de superpositions des livres aux livres, écrit Isabelle Daunais (1996 : 26), le récit se construit dans un rapport d'addition et de soustraction, d'ajouts et de silences. On ne dira pas ce qui a été dit (encore qu'on finisse souvent par le répéter), on y ajoutera des variantes qui deviendront l'objet du récit ». « Le récit de voyage relève donc, par essence, de la variation sur un thème commun. L'aventure individuelle de l'auteur devra s'y raconter sur le fond de représentations collectives » (Dominique Jullien, 1992 : 7). Ainsi, pour remédier au caractère indescriptible de l'espace parcouru, les voyageurs utilisent des descriptions et des stéréotypes qu'ils connaissent ; pour redonner à l'espace actuel, paysage anonyme, toute son importance, ils évoquent l'espace passé, idéalisé et réactualisé par la convocation des livres ; pour pallier l'insuffisance du réel à constituer un objet littéraire, ils recourent à des énoncés ou à des schèmes qu'ils empruntent à la fiction. Ces parcours subsidiaires, qui transforment ponctuellement l'expérience du voyage, prennent tour à tour, ou conjointement, la forme d'un voyage dans le temps et celle d'un voyage dans les livres.

### Le voyage dans le temps

Tout comme la comparaison d'un lieu à un autre, la substitution d'un temps à un autre constitue l'une des solutions les plus courantes envisagées par les voyageurs pour appréhender l'espace. Certes, les voyageurs procèdent par une logique narrative du déplacement spatial en laissant entrevoir un itinéraire. Mais ce déplacement dans l'espace laisse souvent place à un voyage dans le temps, à la rencontre d'un monde qui n'existe plus. C'est particulièrement le cas chez les voyageurs en Orient ou en Europe qui associent systématiquement les lieux qu'ils parcourent au passé qui s'y rattache. « Vous ne pouvez pas faire un pas à Rome, note l'abbé Proulx, sans soulever le souvenir de quelque fait historique intéressant » (1891 : 56). Pour sa part, François-Xavier Garneau retrouve sans cesse l'Europe telle que l'a immortalisée l'histoire. « À la vue de cette fière Albion, écrit-il, toute l'histoire de son passé se déroulait dans ma mémoire, et me rappelait les grands événements qui avaient illustré les lieux dont nous approchions » (1855 : 19). Son voyage prend alors la forme

d'un pèlerinage qui a pour objet le culte d'un passé révolu. D'où la recherche tout le long du parcours de « vestiges » (1855 : 141), de monuments et de ruines, « ces débris du passé qui jonchent partout le sol de la vieille Europe jusque dans ses extrémités les plus détournées et les plus sauvages » (1855 : 246). Plutôt qu'un réel immédiat et observable, c'est l'historicité qui prédétermine sa perception de la réalité de l'Europe, une réalité non pas empirique mais tributaire de divers discours, notamment ceux de Thierry, Guizot, Michelet et Thiers.

Pour plusieurs voyageurs en Orient ou en Italie, l'itinéraire le plus commun consiste à visiter les ruines pour retrouver les traces d'un passé prestigieux, « à lever la draperie de poussière antique sous laquelle elles [les ruines] cachent [des] splendeurs disparues » (Gaston P. Labat, 1886 : 93). L'intérêt de ces vestiges ne réside pas dans leur apparence concrète, mais dans leur signification historique : « car sur toutes les couches de cette poussière, note Napoléon Bourassa (1864a : 29), sont écrits des faits et des souvenirs qui permettent de suivre le progrès du Peuple Roi et de constater les événements de l'histoire ». Selon l'abbé Dupuis (1894 : 400), « les paysages historiques du vieux monde, tout stériles et arides qu'ils sont, intéressent infiniment plus que les splendeurs véritables de notre Occident. Un monde est enseveli dans cette poudre, et ce grand défunt parle encore ». Ce n'est donc ni l'agencement des pierres, ni leur usure qui retient l'attention des voyageurs, mais la possibilité qu'elles leur offrent de substituer le discours historique à la description de l'espace actuel, de rappeler ce qui a déjà été dit (ou ce qui a déjà été écrit) plutôt que de dire ce qui est. Face aux ruines du Forum romain, Adolphe-Basile Routhier s'exclame :

O marbres couchés dans la poussière, ô colonnes et chapiteaux que les tempêtes humaines ont renversés, relevez-vous et prenez la parole ! Racontez-moi votre histoire, votre grandeur et votre ruine, [...]. Dites-moi ce que vous avez vu depuis César jusqu'à Néron, depuis Néron jusqu'aux invasions des barbares. (Routhier, 1885 : 315-316)

Ce hiatus entre l'espace présent, vidé de son sens, et l'espace du passé, associé à tout un savoir, se conjugue chez certains voyageurs à des mises en scène de véritables visions. L'Italie du passé renaît sous leurs yeux. L'observation laisse alors place à la convocation des ouvrages historiques : « J'ai acheté de bons livres qui expliquent tout, et qui ressuscitent pour moi un passé souvent inconnu » (Proulx, 1891 : 94); ou encore à la rêverie et à la dérive imaginaire :

Au milieu des colonnes tronquées, je croyais les [les morts] voir surgir et peupler la solitude. Ces ombres prenaient des corps, et l'anti-

que Forum reparaisait avec son bruit, sa foule, et sa vie païenne. Elles circulaient partout, et je m'imaginai coudoyer les anciens Romains. (Routhier, 1885 : 318)

Ainsi les monuments de Rome ne sont pas admirés pour ce qu'ils sont, mais plutôt pour le passé qu'ils permettent de faire ressurgir. Les voyageurs ne peuvent s'empêcher de les percevoir en fonction d'une autre temporalité que celle du voyage. En témoignent les nombreuses réactions stéréotypées face au Colisée.

Oh ! quel spectacle que le Colisée au clair de la lune ! Combien il vous dit de choses à l'imagination ! Combien il parle à votre foi ! Ces pilastres énormes, qui soutiennent cette construction gigantesque élevant jusqu'au Ciel depuis plus de 1 800 ans sa tête orgueilleuse, que ni les hommes ni le temps n'ont pu abattre, sont des monuments dignes du peuple, qui, par sa grandeur et ses prodiges, avait mérité d'être appelé le peuple Roi. (Ricard, 1859 : 50)

Vestige de la grandeur du peuple romain, le Colisée représente aux yeux des voyageurs beaucoup plus qu'il n'est en réalité. Il devient topos, c'est-à-dire, précise Marie-Noëlle Montfort (1985 : 309), « expression du mythe [italien], lorsqu'à la description objective s'ajoutent des effets littéraires, des thèmes déjà orchestrés comme l'évocation du passé, la déploration de la décadence, l'esthétique de l'usure, la beauté du clair de lune ».

La valorisation de la dimension mythique de l'Italie apparaît avec évidence encore quand on songe à ce « type » pittoresque qu'est le brigand italien. Véritable curiosité ethnographique en train de disparaître, les brigands appartiennent au patrimoine historique de l'Italie. Toutefois, à l'instar de la Rome antique, ils ont été transformés en attraction touristique et en mode poétique. « La littérature même des récits de voyage, note Montfort, s'en est emparé et a fait d'eux des héros mythiques et romanesques, des topoï que l'on rencontre plus souvent dans les relations de voyage que sur les grands chemins » (1985 : 292). Chateaubriand, Stendhal et Dumas, pour ne nommer que ceux-là, y font allusion dans leurs écrits de voyage en Italie. Les Canadiens Louis Ricard et Napoléon Bourassa ne font pas exception à la règle et rapportent plusieurs légendes magnifiées par la tradition populaire. Pour l'un comme pour l'autre, les brigands offrent des perspectives romanesques intéressantes, même si ni l'un ni l'autre n'en rencontrent, pas même au cours de la traversée réputée dangereuse des Marais Pontins. En fait, contrairement à Chateaubriand, à Stendhal et à Dumas qui dénoncent le mythe, — « on nous a volé nos voleurs » écrit Dumas (1843 : 291) qui constate que les voleurs

sont plus fictifs que réels —, les voyageurs canadiens tendent à le réactiver. Leur désir de retrouver l'Italie du passé est tel qu'ils préfèrent poursuivre les « ombres des brigands » (Montfort, 1985 : 302) plutôt que de constater les progrès de l'histoire.

Non moins que des destinations consacrées comme l'Orient et l'Italie, les voyageurs qui abordent des contrées relativement peu connues n'échappent guère plus à la tentation de substituer le passé au présent. Dans son « Voyage autour de l'Île d'Orléans », le docteur Hubert Larue, tout comme l'abbé Casgrain dans son « Pèlerinage à l'Île-aux-Coudres », présente une image du référent qui tient plus de l'imaginaire que de la réalité. Le désir de retrouver des lieux conformes à un passé idéalisé suscite le besoin de les installer dans un temps mythique, de les percevoir par le biais d'allusions historiques, de légendes et de diverses anecdotes qui doivent beaucoup à l'imaginaire. Là où d'autres se limiteraient à étudier l'activité agricole par exemple, Larue et Casgrain ne veulent plus voir que paysages pittoresques et vestiges : « Transportez-vous maintenant, par la pensée, à l'année 1535, et suivez du regard la scène qui se passait ici, dans la matinée du 7 septembre, fête de la Nativité de la Sainte-Vierge » (Casgrain, 1876 : 81). C'est en fait l'Île d'Orléans et l'Île-aux-Coudres touristiques qui naissent de leurs écrits, de nouveaux itinéraires, enrichis de sites et de ruines proposés à l'admiration, témoins d'un passé désormais mieux connu, encore qu'étroitement mêlé de légendes et de superstitions. Mais en même temps il s'agit d'une vision très sélective, estompant systématiquement les réalités présentes derrière l'évocation privilégiée du passé idéalisé. « On ne fait jamais le tour de l'Île sans vénérer l'endroit où s'est dite la première messe [par le révérend père Labrosse en 1765], que les guides ne manquent pas d'indiquer aux pèlerins » (Casgrain, 1876 : 38).

De même, les voyageurs dans l'Ouest canadien ne se bornent pas à restituer le monde extérieur mais également les souvenirs historiques qui s'y rapportent. « Pour que ce livre soit plus complet, indique Adolphe-Basile Routhier (1893 : 54), il nous semble nécessaire d'esquisser ici à grands traits les faits historiques les plus importants des origines du Nord-Ouest Canadien ». Dès lors, le passé, et plus particulièrement « toutes les luttes héroïques de nos annales militaires, toutes les courses aventureuses de nos hardis découvreurs, tous les dévouements apostoliques de nos pieux missionnaires, dont cette contrée a été le témoin solitaire, étonné et discret » (Proulx, 1886 : 131) sont retenus comme des composantes de la réalité du Nord-Ouest.

Pour une part, la démarche des voyageurs dans l'Ouest s'apparente à celle des voyageurs romantiques en Orient et en Italie, qui visitent les

ruines pour restituer par-delà les débris actuels et visibles, un monde disparu, voire imaginaire, mais dont les livres attestent l'existence. Routhier déplore l'absence dans le Nord-Ouest de vestiges qui lui permettraient d'opérer cette transformation du champ de vision spatial en une évocation du passé teintée de mélancolie :

Quand le voyageur traverse les solitudes de l'Orient, elles lui montrent des ruines, des pierres, des tombeaux, des inscriptions qui font revivre sous ses yeux les siècles écoulés. Mais ici rien n'est resté, pas même une tombe qui contienne les cendres du passé, et nous permette de refaire son histoire. (1893 : 178)

À défaut de ruines, les auteurs doivent se rabattre sur une région précise : « Enfin, nous arrivons à Sault Sainte-Marie qui réveille bien des souvenirs historiques [...] » (Routhier, 1893 : 49) ; ou encore sur une rivière, un rivage, une forêt, une montagne, et même des « taillis touffus » :

La Mattawan était le chemin des pères Jésuites, se rendant au pays des Hurons. [...] Les Pères Brebœuf, Lallemand, Jogues et Daniel ont donc frappé ses ondes de leurs avirons, ils ont campé sur ses rivages, leurs pieds ont foulé les sentiers de ses bords. C'était aussi le chemin qui conduisait aux pays d'en haut : que de fois le soir, ces rives ont vu les feux des coureurs des bois ! ces forêts et ces montagnes, ont répété leurs chants ! Que de fois ces taillis touffus ont caché leur ombre et leurs mystères, le sauvage sournois, guettant son ennemi ! (Proulx, 1886 : 8)

Cette présentation de l'espace comme trace du passé permet de réduire l'infraction à l'égard de la reproduction du réel. Tout se passe comme si l'articulation entre la description des lieux et le récit historique qu'il génère, au lieu de se mettre en place dans le seul récit du voyage, était déjà contenue par l'espace. « La trace, qui inscrit dans l'espace la marque de l'événement, fait remarquer Montalbetti (1997 : 229), fonctionne comme une synecdoche de l'effet pour la cause, et appelle ainsi le récit de l'événement qui l'a produite ». Le recours au récit historique, à une source textuelle pour décrire l'extra-textuel ne résulte plus d'une incapacité de l'écriture individuelle à se dérouler de manière autonome, car il semble provoqué par le réel même. « Au croisement du visible et du lisible, donc, la ruine et la trace réclament de se donner les moyens d'une herméneutique qui les déchiffre et d'un discours qui les restaure » (Montalbetti, 1997 : 231). Elles entraînent un jeu de regards croisés, dans la mesure où « le voyageur voit des lieux qui ont vu » (Montalbetti, 1997 : 233). « Notre



esprit erre, en souvenir, à travers les hauts faits d'armes accomplis dans le mystérieux du passé et dans le silence de ces parages solitaires; notre bouche les rappelle; notre regard se promène, à perte de vue, sur les flots qui en ont été les témoins étonnés » (Proulx, 1886 : 105).

Dans son *Pèlerinage au pays d'Évangéline*, l'abbé Casgrain donne toute la mesure de cette approche qui consiste à faire de l'exploration d'un territoire un moyen de retrouver son passé. Rappelons qu'avec Edme Rameau de Saint-Père, Casgrain est l'un des premiers historiens francophones à fouiller les archives et à recueillir des témoignages pour prouver l'innocuité de la déportation des Acadiens. De propos délibérés, il adopte un point de vue polémique<sup>1</sup>. Il s'agit avant tout de répondre à l'historien Francis Parkman qui a affirmé que les Acadiens s'étaient attiré la punition de l'expulsion en collaborant avec l'ennemi. À l'aide d'une documentation inédite, Casgrain entend prouver l'innocence des déportés et ainsi rétablir le caractère absolu de l'exil.

Toutefois, comme son titre l'indique, l'ouvrage de Casgrain a ceci de particulier qu'il se présente sous la forme d'un récit de voyage. On y retrouve en effet une logique narrative qui laisse entrevoir un itinéraire : de Québec à Campbellton, Memramcook, Amherst, Truro, Windsor, Kentville, Grand-Pré, Annapolis, Digby, Saint-Jean, etc. La description des lieux est cependant réduite à sa plus simple expression au profit de rappels historiques. Plus encore qu'un territoire géographique, l'Acadie évoque avant tout des moments historiques privilégiés. « L'histoire de l'Amérique du Nord, estime Casgrain, offre peu d'événements aussi dramatiques que l'expulsion des Acadiens de leurs foyers » (1887 : 136). L'espace réel parcouru n'est plus alors que le prétexte d'un espace passé à reconstituer. « Cette excursion, ajoute Casgrain, offre un genre d'attrait différent, mais non moins vif qu'un séjour sur le vieux continent, à condition toutefois d'être bien au fait du passé de l'Acadie, principalement depuis la date du grand dérangement » (1887 : 135). L'exploration du territoire prend la forme d'un voyage dans le temps, d'un pèlerinage qui a pour objet le culte d'un passé transformé en *illud tempus*<sup>2</sup>. D'où la recherche tout le long du parcours du moindre fragment qui témoigne de ce passé : « Voici la Prée-Ronde, où florissait jadis une paroisse acadienne. Il n'en reste aucune trace, pas plus de celle de Port-Royal, petite ville toute anglaise qui ne répond plus qu'au nom d'Annapolis. Elle n'a d'autre intérêt que les ruines de son fort, aujourd'hui abandonné comme celui de Beauséjour » (1887 : 130). Le voyage de Casgrain se double d'un itinéraire symbolique. Les ruines et les lieux visités perdent leur réalité objectale au profit d'une connotation historique. Casgrain ne vise pas à

les décrire, à en rendre compte, mais à les interpréter, à les décrypter, à révéler leur signification :

On le [le Messagouetche] traverserait sans y faire attention, s'il n'évoquait le souvenir des scènes sanglantes dont il a été le théâtre. C'est ici que venaient se rencontrer les partis de guerre stationnés aux deux forts, pour s'en disputer le passage après avoir ravagé les terres et brûlé les moissons des pauvres Acadiens. (Casgrain, 1887 : 47-48)

Ce recours constant à l'histoire, traitée tantôt sur le mode didactique (abrégé de l'histoire d'une époque ou d'un lieu), tantôt sur le mode romanesque ou épique (évocation d'une bataille avec les amérindiens dans l'Ouest canadien), vise manifestement à occulter les difficultés qu'éprouvent les voyageurs à rendre compte de l'espace tel qu'il se dévoile à leurs yeux. Tout se passe comme si la scène naturelle ne pouvait être circonscrite par l'écriture, comme si la tentative de la reproduire à l'aide notamment de l'énumération des objets vus ou de la narration des événements vécus ne suffisait pas et devait être étayée par une écriture « littéraire ». Or, loin de se contenter de la portion congrue du réel, cette approche conduit toujours au-delà, dans la reproduction d'un savoir d'origine culturelle. En témoignent dans les récits les nombreuses allusions livresques qui transforment le voyage dans l'espace en un voyage dans les livres.

### Le voyage dans les livres

Pour rendre compte des espaces qu'ils parcourent, les voyageurs recourent fréquemment à des descriptions antérieures tirées de leurs lectures, à des référents livresques qui se substituent aux référents réels. Sur les lieux visités, chacun retrouve le souvenir d'une œuvre littéraire et marche dans les traces des voyageurs illustres qui l'ont précédé. Il faut dire que l'Italie, l'Orient ou la France se transmettent de génération en génération. Ces destinations ont suscité une telle production littéraire que les nouveaux voyageurs peuvent difficilement échapper à une forme de mimétisme culturel. Plus souvent qu'autrement d'ailleurs leur entreprise ne vise qu'à retrouver ces artefacts qui ont alimenté leurs rêves du voyage.

Entre ce que les voyageurs ont vraiment vécu et vu et ce qui relève de l'imitation il n'est toutefois pas toujours facile de faire la distinction. Les nombreuses citations ou allusions indiquent néanmoins l'ampleur de ce substrat livresque dans la plupart des récits. Les exemples de substitution ne manquent pas. Ainsi, devant Notre-Dame de Paris, François-Xavier Garneau évoque le roman de Victor Hugo; le château de Vincennes lui rappelle des vers de Lamartine; la Tour de Londres, un passage d'une tra-

gédie de Shakespeare; la Sainte Chapelle lui remet en mémoire des « vers de Boileau » (1855 : 118-119), et la place Dauphine, « des souvenirs illustrés par la poésie et la « tragédie de Raynouard » (1855 : 119-120). Chez Faucher de Saint-Maurice, le récit de voyage prend la forme d'un véritable étalage d'érudition. Certes, le voyageur puise dans le souvenir de ce qu'il a vécu, mais il est remarquable qu'il croit devoir faire appel, beaucoup plus largement, à des souvenirs de lecture. À maintes reprises, son récit s'appuie non sur des faits observés empiriquement mais sur la littérature. Ainsi, à son arrivée à Mexico, il préfère citer la description de la ville de Gustave Aymard plutôt que de rapporter ses propres observations.

En passant par San Martin, j'avais acheté à un marchand de bric-à-brac un roman de Gustave Aymard — *l'Éclaircur* — et j'étais à le feuilleter [...], lorsque mes yeux distraits tombèrent sur Mexico, qui, comme une paresseuse créole, se préparait à s'endormir dans l'alcôve à demi-fermée par le rideau de saules que lui forment ses trois lagunes. [...] je n'eus que le temps de lire ces deux phrases de Gustave Aymard, sur lesquelles j'étais tombé par un curieux hasard: « L'étranger qui arrive à Mexico au coucher du soleil, par la chaussée de l'Est, une des quatre grandes voies qui conduisent à la cité Aztèque [...], éprouve, à la vue de cette ville, une émotion étrange dont il ne peut se rendre compte ». (Faucher de Saint-Maurice, 1874, tome I : 104-105)

L'absence de la description de la ville se fait ici au profit d'un travail d'intertextualité qui consiste à décrire le réel à partir de ce qu'en dit une œuvre littéraire. Le vécu du voyageur cède le pas à ses connaissances livresques. C'est dire que l'espace semble davantage se donner à lire qu'à voir. Mais plus encore, un déplacement s'opère de l'appréciation de l'objet référentiel « Mexico » à l'appréciation de la description qu'en a fait l'écrivain Gustave Aymard :

Cette description de la capitale de Maximilien ne manque pas de vérité, et ma curiosité était excitée au plus haut point par ce commencement de chapitre de l'émouvant feuilletoniste, lorsque nos mules, toute frémissantes d'impatience, entrèrent au galop dans la vaste cour de l'hôtel Iturbide. (Faucher de Saint-Maurice, 1874, tome I : 106)

On le voit, l'espace n'est pas consigné pour lui-même. Sa représentation fonctionne plutôt comme une variation sur un thème commun, comme un jugement de conformité ou de non-conformité à l'égard d'un énoncé préalable, bref comme une position de critique de texte. À cette substitution de l'objet référentiel (appréciation d'un roman plutôt que de

Mexico), s'ajoute parfois même la substitution du sujet. Faucher de Saint-Maurice se compare alors à d'autres écrivains-voyageurs, tantôt à Volney : « je me mis à faire ce que Volney faisait sur les ruines de Palmyre » (1874, I : 109-110); tantôt à Chateaubriand : « À genoux sur cette fosse perdue, j'ai eu presque la pensée de Chateaubriand, et avec lui je me suis convaincu une fois de plus qu'ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sensible ! » (1874, II : 59); tantôt encore à Alexandre de Tocqueville :

Je lisais les souvenirs d'un aveugle par Jacques Arago, livre où tout l'esprit qui restait sur terre, est venu se réfugier. Les étincelles qui jaillissaient de ce style de feu me donnaient des éblouissements, et la tête renversée sur le coussin en cuir de la voiture je me laissais aller à une de ces rêveries indéfinissables, qui s'était emparée un jour d'Alexandre de Tocqueville, lorsqu'il descendait le Mississippi. (1874, I : 191)

Le voyage permet de devenir autre. À la limite, il fait accéder le moi à la jouissance ludique du polymorphisme, en lui faisant assumer tour à tour les rôles de voyageur, d'aventurier, de militaire, d'écrivain, de critique et même de personnage fictif.

Bien que je ne tiens guère à la réputation de poser en René — qui, à ses heures de chagrins et de découragements, n'a pas aimé, au moins une fois, à se mirer dans cette mélancolique création de Chateaubriand ? — je ne puis m'empêcher de retrouver à son cœur une ressemblance frappante avec la funèbre route que nous parcourons depuis ce matin. (1874, I : 196)

Ces exemples de voyages à travers les livres, qu'on pourrait multiplier, indiquent à quel point les voyageurs ne peuvent s'empêcher de percevoir le monde à travers des référents culturels. Outre la littérature, des allusions à la peinture illustrent également cette tendance à transmuier l'espace en art, en tableaux possibles. Ce qui fascine Henri-Raymond Casgrain à Rome, par exemple, c'est de retrouver dans les rues des sujets identiques à ceux qui ont jadis servi aux peintres; d'admirer la matière première, qui a transcendé les siècles. Ainsi, la rencontre dans la rue de deux petits enfants qui mendient l'incite à substituer une réminiscence picturale à une description détaillée : « Raphaël les auraient pris tous deux pour modèles, et en aurait fait ces petits anges accoudés au premier plan de son fameux tableau, la Madone de Saint-Sixte, que tout le monde connaît » (Casgrain, 1892 : 491). L'espace tend vers sa représentation, se présente tantôt comme un modèle pour le peintre tantôt comme un objet déjà

métaphoriquement constitué en tableau. « Les immenses travaux qu'on a exécutés sur la Tamise, note François-Xavier Garneau, [...] nous rappellent ces peintures poétiques des célèbres villes de Tyr et de Sidon, tracées par l'imagination moderne perdue au milieu de leurs ruines » (Garneau, 1855 : 239). En un sens, les voyageurs « déréalisent le monde réel », pour reprendre l'expression de Marie-Noëlle Montfort (1985 : 75) en le faisant habiter par les êtres irréels des peintres et des littéraires. De l'église Saint-Ouen, Garneau mentionne :

Tout y est svelte et élancé comme ces belles formes de vierge inventées par la poésie et reproduites par le pinceau des Raphaël et des Michel-Ange. Cette église [...] excite sans cesse l'admiration des étrangers, et son image inspire cette douce quiétude qui a dicté ce poème divin, l'*Imitation*, à un contemporain d'idées sinon de siècle de l'architecte de Saint-Ouen. (Garneau, 1855 : 275)

Garneau ne regarde pas l'église Saint-Ouen pour elle-même. Il se détourne plutôt de la scène naturelle et invite le lecteur à une reconnaissance culturelle. Même attitude au sujet « du bourg et de la forêt de Crécy devant lesquels se livra la mémorable bataille perdue par Philippe de Valois en 1346 ». Il ne s'agit plus de décrire les lieux, mais plutôt de les imaginer à travers divers référents culturels :

Au nom de ces lieux mémorables, sous un ciel brillant d'étoiles, il me semblait voir, comme dans ces poétiques peintures du passage de la mer Rouge et du festin de Balthazar, par Martyn, les masses françaises, anglaises, normandes se déployer dans la plaine et sur le rivage, et leurs armes étinceler au milieu des ombres. Cette image grandiose me poursuivait une partie de la nuit. (Garneau, 1855 : 183)

Face à des espaces que les mots n'arrivent pas à circonscrire, les voyageurs-écrivains mènent un jeu perdu d'avance. Aussi se rabattent-ils sur des lieux communs et des référents culturels qui imposent une vision préétablie du monde extérieur. Comme le mentionne Roland Le Huenen (1987 : 55), le voyageur romantique « sait lui que le réel ne se dit pas, et que le seul moyen d'en parler est de recourir aux procédures et aux systèmes de représentation. [II] ne saurait oublier qu'il est aussi écrivain ».

Le recours aux allusions littéraires peut varier considérablement d'un voyageur à l'autre. Il n'en demeure pas moins révélateur des lectures dont se réclament les lettrés-voyageurs de l'époque. Sans tenir une comptabilité rigoureuse des auteurs cités, il est possible d'observer certaines tendances générales, et notamment la prédilection des voyageurs pour les allu-

sions appartenant à la culture humaniste et à la culture biblique. À cela rien d'étonnant quand on songe à la formation que reçoivent les lettrés à l'époque. Nourris de la tradition gréco-latine et judéo-chrétienne, ils ont tendance à décrire la réalité sous un angle bien précis, à tendre au-dessus de la diversité et de la richesse du réel un filet simplificateur qui permet de l'ordonner et de le maîtriser.

Le voyage en Orient, en particulier, participe d'un rituel qui consiste à retrouver les lieux saints tels qu'ils ont été imaginés dans les Écritures. L'Orient, et notamment Jérusalem, est indissociable dans l'esprit des voyageurs d'un savoir livresque. « Il nous est impossible d'oublier un instant, estime l'abbé Provancher (1884 : 343), que nous foulons à nos pieds la terre des merveilles, la terre des miracles, la terre des mystères, car à chaque pas que nous faisons, ce sont des événements bibliques, évangéliques ou historiques que chaque localité rappelle à notre souvenir ».

Même pour décrire des espaces nouveaux, les voyageurs ne peuvent s'empêcher d'évoquer spontanément des archétypes bibliques qui rendent possible, grâce à leur valeur paradigmatique, une véritable représentation mythique. « Ouvrez la Bible dans un de ces passages où elle raconte la vie des anciens patriarches, écrit l'abbé Casgrain, vous y trouverez une peinture fidèle des mœurs simples, de la foi vive, des habitudes paisibles, du bonheur domestique de ces bonnes gens de l'Ile-aux-Coudres » (Casgrain, 1876 : 69). Le discours des voyageurs tend à intégrer le monde décrit à l'univers religieux du lecteur virtuel et à l'évaluer d'après une échelle de valeurs admises dans la société canadienne-française du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de ramener l'inconnu au connu, de restaurer l'image d'un monde cohérent et compréhensible pour le lecteur. Cette appropriation naïve du monde dans un rêve de chrétien humaniste a bien entendu pour conséquence l'occultation de toute altérité extérieure. Saisi à travers un écran symbolique, le référent perd son essence propre. La comparaison ouvre la réalité décrite sur autre chose qu'elle-même, la met en contact avec une autre réalité qui la modifie dans sa portée signifiante. Les allusions à la culture humaniste participent également de ce mode de représentation.

La culture littéraire humaniste voisine la culture biblique chez les voyageurs. Phénomène bien explicable quand on songe à la formation que ces derniers reçoivent dans les collèges de l'époque. Rappelons en effet que dans l'esprit même des études classiques, la culture latine présente une valeur archétypale non seulement au plan esthétique, mais également au plan référentiel, comme si elle représentait le monde idéal des origines auquel il faut sans cesse se reporter pour donner un sens au monde présent. Pour d'aucuns, un récit de voyage en Italie est l'occasion de rappé-

ler leur appartenance à une culture littéraire commune. Qu'il suffise de rappeler la signification de l'Italie à l'époque, une signification héritée de toute une tradition culturelle qui voyait en elle le fondement des grandes civilisations et la patrie des arts et des lettres. Au dire de Laurent-Olivier David (1861 : 315) : « Un voyage en Grèce et en Italie est le rêve constant des beaux génies, des grandes imaginations » parce que « ces deux pays furent la patrie des Lettres et des Arts, la patrie des Homères, des Démosthènes, des Virgiles et des Cicérons ». « On croit y entendre, ajoute-t-il, l'écho de leurs grandes voix ; leurs pensées sublimes semblent dormir sur les ruines séculaires, amoncelées autour de leurs tombeaux. On va en quelque sorte les éveiller ». Le séjour de Napoléon Bourassa en Italie est l'occasion de visiter, livre en main, les lieux rendus célèbres par Virgile. Sa manière de voir le pays lui est dictée par le cygne de Mantoue :

Celui qui a lu les *Églogues* de Virgile et qui connaît la Mythologie des Anciens, retrouve tout cela dans l'habillement et la vie des montagnards Calabrois. Leur costume simplifié a été évidemment le type des Dieux de la campagne. [...] Du reste, il [le montagnard] ne diffère en rien dans son esprit et son caractère, des bergers de Tityre, Corydon, ou Alexis, chantés par le Poète de Mantoue. (Bourassa, 1864 : 305)

En abordant la ville de Cumès, Bourassa ne cherche pas tant à la décrire telle qu'elle s'offre à son regard qu'à rappeler les hauts faits dont elle fut le site. Le vécu du voyageur cède le pas à ses connaissances livresques, et la réalité observée, à une allusion littéraire connue des lettrés de l'époque.

L'histoire et Virgile donnent la plus haute idée de cette ville, la plus antique de l'Italie et qui jouait encore un rôle important dans le Moyen-Âge. Le Poète de Mantoue fait aborder son héros [Énée] près de ses murs. On le suit au temple d'Apollon où il alla prier les Dieux de lui être favorables. Les ruines de ce temple sont là ; on accompagne le chef Troyen à l'autel de la fameuse Sibylle, qui est auprès. On trouve sur ses traces : « La forêt de l'Averne avec ses lacs immondes ». (Bourassa, 1864 : 312-313)

Ainsi le voyage se double d'un itinéraire symbolique, d'une lecture du monde par le truchement des livres. À l'instar de Bourassa, l'avocat Louis Ricard (1859 : 52) trouve dans les auteurs antiques de véritables cicérons : « Tout l'aspect du pays est étranger, on se sent dans un autre monde, dans un monde qu'on n'a connu que par la description des poètes de l'Antiquité qui ont tout à la fois dans leurs peintures, tant d'imagination et tant d'exactitude ». Se détournant de la scène naturelle, le voya-

geur cherche surtout à reconstituer les lieux légendaires que lui rappellent sa mémoire et sa formation littéraire :

Je voulais y deviner l'endroit où Pline le naturaliste s'était fait coucher près du rivage de la mer, sur un drap étendu qui devait lui servir de linceul. Car, dit Pline le jeune, « lorsque la lumière reparut, trois jours après le dernier soleil qui avait lui pour mon oncle, on retrouva son corps entier, sans blessure ; son attitude était celle du sommeil plutôt que celle de la mort ». (Ricard, 1859 : 55)

Pour sa part, l'abbé Proulx traverse la ville de Rome guidé par ce que sa mémoire livresque lui en rappelle :

Mes souvenirs classiques se réveillent, se dressent à chaque pas devant moi. Depuis le *De Viris*, passant par Ovide, Virgile, Horace, Tacite, jusqu'au *pro Milone*, on nous a tant parlé de la ville aux sept collines, puis à mon tour professeur, j'en ai tant parlé aux autres, que maintenant je ne puis faire un pas sans m'accrocher le pied dans quelque sommet historique ou légendaire. (Proulx, 1891 : 112)

À la lecture des écrits de voyage, on est frappé par la présence de lieux communs dans des textes qui traduisent en principe des expériences personnellement vécues, mais aussi par le caractère interchangeable de ces poncifs appliqués à des pays et à des populations différentes. Ainsi, non moins que les voyageurs en Italie, plusieurs voyageurs dans le Nord-Ouest canadien émaillent leur discours d'allusions mythologiques, de références à l'histoire ancienne et de citations latines, même s'il ne s'agit le plus souvent que de réminiscences de collègue. Pour représenter la réalité qu'ils ont sous les yeux, ils n'hésitent pas à faire appel aux auteurs latins comme référents spontanés. L'établissement de parallèles donne un sens à toute nouvelle situation qui s'impose à eux :

No-man-Land me fait songer à Ulysse qui prit, pour échapper aux mains du géant Pilyphème, le nom ingénieux de Personne, en grec Outis. Cependant le roi d'Ithaque, dans ses longs errements, n'a jamais conduit sur cette côte sa barque aventureuse. Ce n'est pas sous cette latitude que se trouvait la caverne du cyclope, que Virgile a si bien peinte dans un seul vers : *Monstrum horrendum, informe, ingens, sui lumen ademptum*. (Proulx, 1886 : 133-134)

En plus de marquer l'appartenance à une filiation, les sentences des auteurs antiques et la mythologie constituent pour les voyageurs d'excellents points de référence qui rendent possible une véritable interprétation



paradigmatique des divers éléments (nature, lieux, événements, etc.) qui caractérisent leur voyage. Comme le précise Mircea Eliade (1963 : 177), la fonction de tout mythe « est de révéler des modèles, et de fournir ainsi une signification au Monde et à l'existence humaine ». Ainsi, même en opposant la réalité qu'il a sous les yeux à celle de la culture antique, Adolphe-Basile Routhier accorde à cette dernière une certaine valeur référentielle, confirmant ainsi l'impossibilité d'interpréter la réalité sans y renvoyer, fût-ce sur le mode de la négation.

Quelle différence entre le berger antique, que les poètes ont tant célébré depuis Homère et Virgile, et le cow-boy des ranches de l'Ouest ! En fait, c'est la même différence qu'entre les prairies sans bornes et les champs étroits d'Arcadie ou de la campagne romaine. Tytire pouvait bien s'étendre à l'ombre d'un hêtre, sur le gazon toujours vert, et jouer de la flûte. Il n'avait pas autre chose à faire qu'à regarder paître son petit troupeau, paisible et discipliné, dans un espace restreint. Mais le cow-boy a sous sa garde des troupeaux à demi sauvages, comptant des milliers de têtes, et ayant l'immensité pour pâturage. (Routhier, 1893 : 266)

Les grands archétypes latins ou bibliques permettent d'opérer la totalisation de l'expérience et participent d'un processus de substitution qui procède par réduction du référent réel au référent culturel. Dans un sens, pour que le lecteur puisse assimiler l'espace géographique, il faut d'abord le renvoyer à l'espace de l'écriture qu'il connaît, et notamment aux citations ou aux allusions qui sont passées dans la culture courante des lettrés. Pour Henri-Raymond Casgrain, par exemple, parcourir l'Île-aux-Coudres est l'occasion toute désignée de citer le fameux vers des *Géorgiques* : « S'il était permis d'évoquer la muse païenne après ce récit biblique, note Casgrain (1876 : 80), on serait tenté de redire avec Virgile à l'aspect de la tranquille félicité de nos insulaires: *O fortunatos nimium sua si bona novent Agricolaes...* Jamais la muse qui inspira au Cygne de Mantoue ses délicieuses pastorales ne lui fit voir un tableau plus riant et plus vrai du bonheur de la vie champêtre ».

Mais tous les voyageurs n'ont pas arrêté leur montre à l'heure de Virgile, Cicéron, Horace ou Homère. Plusieurs en sont à Chateaubriand, à Lamartine, à Hugo et aux autres écrivains de l'époque. Au fur et à mesure que l'on avance dans le siècle, les auteurs modernes s'imposent de plus en plus aux voyageurs. Le choix de plusieurs se porte tout naturellement sur les voyageurs célèbres qui les ont précédés en Italie, en Orient, en Europe, etc. Louis Ricard suit en Italie les traces de Chateaubriand, Mme de Staël

et Lamartine. En montant sur le Vésuve au moment du soleil couchant, il lui vient « à l'esprit le chant de Corinne sur les beautés et les souvenirs de Naples, morceau que l'on peut à juste titre appeler le chant du cygne » (Ricard, 1859 : 56). Le lac Bourget en France rappelle à l'abbé Proulx un passage évocateur du « Raphael » de Lamartine (Proulx, 1891 : 39). L'abbé Dupuis trouve en Lamartine et en Hugo des guides appréciés. En face du Saint-Sépulcre à Jérusalem, étreint par l'émotion, il s'exclame : « Il est parfois des émotions si fortes qu'elles ne s'expriment que par le silence » ; puis se souvient alors « de l'impression que fit le sépulcre de Notre-Seigneur sur Lamartine » (Dupuis, 1894 : 314). Suit deux citations d'une demi-page chacune. Des vers tirés des *Orientales* de Victor Hugo se substituent également à l'analyse des sensations du voyageur : « Rêveur, les coudes appuyés sur le bastingage, je restai longtemps, écoutant ce mystérieux concert de la nature qu'entendit un jour la [sic] mélancolique auteur des *Orientales* » (Dupuis, 1894 : 300). Suit alors le poème « Extase ». Pour sa part, l'abbé Casgrain évoque sans cesse l'Acadie telle qu'il l'a imaginée à travers ses lectures, et plus particulièrement telle que l'a immortalisée Longfellow, le chantre d'*Evangeline*. Son voyage dans le temps se métamorphose en voyage dans un livre de fiction. Il devient un acte de lecture, ou plutôt de relecture « grandeur nature » :

Avant de m'éloigner, je voulus suivre le chemin qu'avaient parcouru les exilés jusqu'au lieu de l'embarquement. Là, assis sur le talus de la grande digue au pied de laquelle venait battre l'océan, je restai longtemps à écouter le bruit mélancolique de ces mêmes flots qui avaient mêlé leurs gémissements à ceux des infortunés bannis. J'ouvris *Evangeline* et j'en lus les principaux passages. On conçoit ce que peut avoir de charmes une telle lecture faite sur le théâtre même des événements. (Casgrain, 1887 : 128-129)

Dans le récit de Casgrain, la désignation de l'Acadie comme objet essentiellement textuel fonctionne au point que le réel et la fiction finissent par se confondre. Ainsi, la moindre jeune fille que le voyageur rencontre se transforme en Évangéline : « Voici, me dit le père LeBlanc en m'indiquant une jeune fille assise auprès de lui, voici un souvenir vivant de Longfellow; c'est ma nièce, Évangéline Doucet. Elle est fiancée, elle aussi, comme l'héroïne du poète » (Casgrain, 1887 : 391-392). Le récit semble relié à l'intertextualité de façon organique, puisqu'il en conserve la réalité vivante, sous forme de types humains : « À Shédiac, note Casgrain, vit encore une descendante directe du vieux notaire LeBlanc, immortalisé par Longfellow mais dont l'histoire vraie, comme on l'a vu, est bien plus triste

que ne l'a dit le chantre d'*Evangeline* » (1887 : 445). Cette cristallisation de l'espace et de la fiction favorise l'instauration d'une vision mythique de l'Acadie. D'une certaine manière, le voyageur n'atteindra le cœur de l'Acadie qu'à travers le rappel de cette vision à la fois historique et littéraire. De voyageur, de reprographe, il devient célébrant et procède, à la lettre, à une commémoration, voire à une vérification symbolique. « Les femmes portent encore la cape normande, telle que l'a chantée Longfellow » (Casgrain, 1887 : 382).

Sans se réclamer directement de Lamartine ou de Chateaubriand, certains voyageurs n'en subissent pas moins leur influence, comme en témoignent l'épanchement romantique et l'option passéiste qui caractérisent leurs récits. Plusieurs, par exemple, apprennent de Chateaubriand comment tirer des effets poétiques de la nature vierge de l'Amérique. Écrivant en pure gratuité, ils s'affranchissent d'une réalité trop contraignante pour en remodeler une plus conforme à la méthode chateaubriandesque. « Du grand écrivain, [ils ont] appris que la poésie est moins dans la nature que dans l'œil de celui qui la regarde. Comme lui, il[s] cherche[nt] non pas à rendre un compte exact du décor, mais à communiquer l'émotion qu'elle suscite, quitte à la trafiquer légèrement » (Lemire (dir.), 1992 : 395).

## Conclusion

La pratique du récit de voyage « se fonde sur un leurre dont personne n'est dupe : l'illusion référentielle. Elle consiste à faire croire que l'espace réel peut être atteint à travers l'écriture » (Montfort, 1985 : 197). L'écrivain-voyageur voudrait transmettre au lecteur le référent réel, mais il ne peut en communiquer qu'une représentation parmi tant d'autres. Face aux difficultés de son projet référentiel, il recourt sans cesse à des énoncés de substitution. En ce sens, « l'écriture du récit de voyage, estime Montalbetti (1993 : 10) se heurte à une aporie : son alternative est ou bien de dire les choses comme elles sont, et de rater la littérarité, ou bien de se constituer comme texte littéraire, et de rater la littéralité ».

La plupart des voyageurs canadiens-français optent pour la seconde solution et, à cette fin, applique volontiers au réel des grilles d'interprétation tirées de leurs lectures. Dès lors, les lieux visités sont tout autant textuels que réels, c'est-à-dire chargés de présupposés, de stéréotypes, de souvenirs, riches d'un savoir et d'une mémoire. Voyager devient un acte éminemment littéraire puisque l'enjeu du voyage lui-même est donné comme un texte à lire, à écrire, à déchiffrer, où plusieurs strates se superposent. En témoigne dans les textes des voyageurs l'abondance des cita-

tions, des anecdotes, des souvenirs historiques et autres formes de récits qui constituent autant de textes dans le texte.

La connaissance procède normalement du connu à l'inconnu et, en ce sens, participe d'une certaine forme de reconnaissance. Aussi, pour rendre compte des lieux qu'ils parcourent, les voyageurs recourent-ils spontanément à des archétypes culturels (allusions bibliques, mythologiques, historiques, littéraires, etc.) qui, dans la société de l'époque, « connaissent » ces lieux, les expriment, les donnent à voir. Au demeurant, la consignation du voyage devient une opération métaphorique de réécriture et de relecture. La littérature rend l'espace lisible, se présente comme une prosopopée de l'espace parcouru.

## NOTES

<sup>1</sup> Voir à cet égard : Manon Brunet, « La correspondance Casgrain/Parkman : deux américanités, deux vérités historiques », dans *Henri Raymond Casgrain épistolier*, (Québec : Nuit blanche éditeur, 1995) : 153-231. Voir également Pierre Rajotte, « Un pèlerinage au pays d'Évangéline : l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction », *Présence francophone*, 49 (1996) : 71-92.

<sup>2</sup> « Dans sa marche vers le lieu sacré, en vue d'y participer à l'efficacité de l'événement primordial, le pèlerin rejoint l'*illud tempus*, le temps au cours duquel s'est déroulé l'événement » (Jean Chelini et Henry Branthomme, 1987 : 41)

## BIBLIOGRAPHIE

- Bourassa, Napoléon, « Souvenirs de voyage », *Les Soirées canadiennes*, IV (1864) : 11-82.
- \_\_\_\_\_, « Naples et ses environs », *La littérature canadienne de 1850 à 1860*, (Québec : G. et G. E. Desbarats, 1864) : 281-333.
- Bouthiller-Chavingny, Charles-Marie-Claude, *À travers le Nord-Ouest canadien. De Montréal aux Montagnes Rocheuses. Notes de voyage*, (Montréal : Eusèbe Senécal & fils, imprimeurs-éditeurs, 1893).
- Casgrain, Henri-Raymond, « Lettres de l'abbé H.-R. Casgrain [Rome et Terre sainte] », *La Semaine religieuse de Québec*, IV, 26 (27 février 1892) - 43 (25 juin 1892).
- \_\_\_\_\_. *Un pèlerinage au pays d'Évangéline*, (Québec : Imprimerie L.J. Demers et Frères, 1887).
- \_\_\_\_\_. « Un pèlerinage à l'Île-aux-Coudres », *L'Opinion publique*, VII, 4 (27 janvier 1876) : 38-39; 5 (8 février 1876) : 56-57; 6 (10 février 1876) : 68-69; 7 (17 février 1876) : 80-81; 8 (24 février 1876) : 92-93; 9 (2 mars 1876) : 101; 10 (9 mars 1876) : 110; 11 (16 mars 1876) : 128-129.
- \_\_\_\_\_. « Un pèlerinage au Cayla », dans *Les Miettes. Distractions poétiques*, (Québec : P.G. Delisle, 1869) : 45-69.
- Chellini, Jean et Henry Branthomme, *Histoire des pèlerinages non chrétiens*, (Paris : Hachette, 1987).
- Crofutt, George, *Great Trans-continental Tourist's Guide*, (New York : G.A. Crofutt Publisher, 1871).

- Daunais, Isabelle, *L'Art de la mesure ou l'invention de l'espace dans les récits d'Orient (XIX<sup>e</sup> siècle)*, (Paris et Montréal : Presses universitaires de Vincennes et les Presses de l'université de Montréal, 1996).
- David, Laurent-Olivier, « Essai sur la littérature nationale », *Écho du cabinet de lecture paroissial*, III, 40 (12 octobre 1861) : 315-318.
- Dumas, Alexandre, *Le Corricolo*, (Paris : Dolin, 1843).
- Dupuis, J.-E., *Rome et Jérusalem, Récits de voyages*, (Québec : Léger Brousseau, 1894).
- Eliade, Mircea, *Aspects du mythe*, (Paris : Gallimard, 1963).
- Faucher de Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Édouard, *De Québec à Mexico. Souvenirs de voyage, de garnison, de combat et de bivouac*, (Montréal : Duvernay frères et Dansereau, éditeurs, 1874) 2 vol.
- Garneau, François-Xavier, *Voyage en Angleterre et en France, dans les années 1831, 1832 et 1833*, (Québec : Augustin Côté et cie, 1855).
- Jullien, Dominique, *Récits du Nouveau Monde. Les voyageurs français en Amérique de Chateaubriand à nos jours*, (Paris : Nathan, 1992).
- Labat, Gaston P. Labat, *Les voyageurs canadiens à l'expédition du Soudan*, (Québec : de l'imprimerie du Canadien et de l'Événement., 1886).
- Larue, François Alexandre Hubert, « Voyage autour de l'île d'Orléans », *Soirées canadiennes*, I, (1861) : 113-173.
- Lemire, Maurice (dir.), *La vie littéraire au Québec*, tome II, 1806-1839, (Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1992).
- Le Huehnen, Roland, « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », *Études littéraires*, XX, 1 (printemps-été 1987) : 45-61.
- Lindau, Rodolphe « Le chemin de fer du Pacifique », *Revue des deux mondes*, LXXXIV, (1<sup>er</sup> novembre 1869) : 19-22, 23-25, 28-36 ; LXXXVI (mars 1870) : 118-120.
- Montalbetti, Christine, *Le voyage, le monde et la bibliothèque*, (Paris : Presses universitaires de France, 1997).
- \_\_\_\_\_. « Le voyage et le livre. Poétique du récit de voyage d'écrivain au XIX<sup>e</sup> siècle », (Paris : thèse de doctorat, Université de Paris VIII, 1993).
- Montfort, Marie-Noëlle, « Le récit de voyage en Italie au 19<sup>e</sup> siècle. Poétique du récit et mythe d'une écriture », (Paris : thèse de doctorat, Université Paris VIII, 1985).
- Proulx, Jean-Baptiste, *En Europe par ci, par là*, (Joliette : Librairie de «L'ÉtudiantÀ», 1891).
- \_\_\_\_\_. *À la Baie d'Hudson ou Récit de la première visite pastorale de Mgr N.-Z. Lorrain, évêque de Cybène et vicaire apostolique de Pontiac, dans ses missions sauvages de Témiscamingue, d'Abitibi, de New-Port, de Moose et d'Albany*, (Montréal : Librairie Saint-Joseph, Cadieux & Derome, 1886).
- Provancher, Léon, *De Québec à Jérusalem. Journal d'un pèlerinage canadien en Terre-Sainte en passant à travers l'Angleterre, la France, l'Égypte, la Judée, la Samarie, la Galilée, la Syrie et l'Italie*, (Québec : Typographie de C. Darveau, 1884).
- Ricard, Louis, « Épisode de voyage. Route de Rome à Naples et ascension du Vésuve », *Écho du Cabinet de lecture paroissial*, I, 4 (15 février 1859) : 49-56.
- Routhier, Adolphe-Basile, *De Québec à Victoria*, (Québec : Imprimerie de L.-J. Demers & frère, 1893).
- \_\_\_\_\_. *À travers l'Europe. Impressions et paysages*, (Québec : Typographie de P.-G. Delisle, 1883, 1885) : 2 vol.
- \_\_\_\_\_. *À travers l'Espagne*, (Québec : Imprimerie générale A. Côté et cie, 1889).